



REVUE DE PRESSE

(extraits)

aSH

Pièce d'Aurélien Bory pour Shantala Shivalingappa

Avec Shantala Shivalingappa
et Loïc Schild (percussions)
Conception, scénographie et mise en scène Aurélien Bory
Chorégraphie Shantala Shivalingappa
Collaboration artistique Taïcyr Fadel
Création lumière Arno Veyrat assisté de Mallory Duhamel
Composition musicale Joan Cambon
Conception technique décor Pierre Dequivre, Stéphane Chipeaux-Dardé
Costumes Manuela Agnesini avec l'aide précieuse de Nathalie Trouvé
Régie générale Thomas Dupeyron
Régie plateau Robin Jouanneau ou Thomas Dupeyron
Régie son Stéphane Ley
Régie lumière Mallory Duhamel ou Thomas Dupeyron
Directrice des productions Florence Meurisse
Administrateur Clément Séguier-Faucher
Chargée de production Justine Cailliau Konkoj
Presse Agence Plan Bey

Production Compagnie 111 – Aurélien Bory
Coproduction ThéâtrédelaCité – CDN Toulouse Occitanie, Festival Montpellier Danse 2018,
Agora – PNAC Boulazac-Nouvelle-Aquitaine, La Scala – Paris, L'Onde Théâtre Centre d'Art de
Vélizy -Villacoublay. Avec la participation artistique de l'ENSATT – Lyon.
Accueil en répétitions et résidences La nouvelle Digue – Toulouse, ThéâtrédelaCité – CDN
Toulouse Occitanie

La Compagnie 111 – Aurélien Bory est conventionnée par la Direction Régionale des Affaires
Culturelles Occitanie / Ministère de la Culture et de la Communication, la Région Occitanie /
Pyrénées - Méditerranée et la Mairie de Toulouse. Elle reçoit le soutien du Conseil
Départemental de la Haute-Garonne et de l'Institut Français.

Montpellier danse : Aurélien Bory célèbre la danse indienne et son dieu Shiva

Par Ariane Bavelier | Publié le 29/06/2018 à 16:20



NOUS Y ÉTIONS - Petite silhouette vive et forte, Shantala Shivalingappa, avec une grâce de gazelle, «incarne Shiva qui permet au monde de se manifester et à l'espace de danser», note Aurélien Bory.

Aurélien Bory a un hobby assez rare qu'il pratique à côté de son activité de chorégraphe et metteur en piste: il est portraitiste. En dix ans, il a signé trois portraits de danseuses. Stéphanie Fuster s'est vue immortalisée en danseuse de flamenco, Kaori Ito en marionnette japonaise.

À Montpellier Danse, il vient de créer aSH le portrait de Shantala Shivalingappa. Est-elle bénie des dieux? La jeune indienne, qui travaille entre Paris et Madras où enseigne son maître de kuchipudi, a effectué une trajectoire dans le monde du spectacle. Débuts chez Peter Brook, suite chez Bartabas puis chez Pina Bausch avant de tourner en électro libre. «Sa danse effectue un balancier perpétuel quelque part entre mystique hindoue et physique quantique», écrit le chorégraphe. Avec elle, Aurélien Bory touche au sacré. Les Bayadères nous l'ont appris. La danse indienne a partie liée avec le cosmos et les dieux. Shiva a construit le monde en dansant.

Les créations d'Aurélien Bory ont ceci de particulier qu'il y applique la rigueur mathématique qui a présidé à ses années de formation. Il choisit un principe et le mène dans ses extrémités. L'idée ici est de croiser l'histoire des mathématiques qu'on pense être nées en Inde, avec le kolam, dessin de bienvenue pratiqué par les femmes qui laissent de la poudre de riz s'écouler sur le sol en dessinant des motifs. Offrande au jour naissant, rituel de sanctification et invitation aux divinités, le kolam se construit à partir de formes géométriques qui se transmettent de mère en fille. Bory a rêvé qu'elles soient réalisées avec des cendres, d'où le titre de sa pièce. La cendre est un engrais et, en Inde qui pratique la crémation et l'agriculture, un signe du cycle des réincarnations.

Un labyrinthe de cercles

Petite silhouette vive et forte, Shantala Shivalingappa, avec une grâce de gazelle, «incarne Shiva qui permet au monde de se manifester et à l'espace de danser», note Aurélien Bory. La monstration qui accompagne ce principe est d'une infinie beauté et se déroule sur des percussions qui roulent du souffle à la tempête. Dans la scène baignée de nuit, Shantala apparaît de dos devant l'image d'une porte marquetée qui se fend et se reforme. Sa danse permet que la porte se fasse vague, habitée du souffle des cieux. La vague claque, se gonfle, ondule dans de grands claquements et la danseuse poursuit son invocation, tendue, déterminée sans se laisser impressionner par le tonnerre qu'elle suscite et qui gronde sur ses talons. La vague se couche au sol.

Avec un énorme pinceau de calligraphe qu'on croirait sorti de l'atelier de Fabienne Verdier, Shantala trace au sol un labyrinthe de cercles, sur lequel elle saupoudre de la cendre. Elle danse sur ce tapis où ses pas impriment des signes, rosaces dessinées au rond de jambe, fleurs ciselées avec la bascule des pieds, points façonnés par des tours. Le dessin du kolam est tendu à la verticale, la poudre tombe au sol dans laquelle Shantala danse encore, dessin horizontal en miroir du dessin vertical. Et l'air tremble du fracas des percussions.

Le rituel est accompli. Shiva le terrible s'en est allé. La danseuse redevient petite créature fragile et épuisée, tapie sous le dessin du kolam, immense feuille de papier kraft froissée. Mais le spectateur gardera longtemps ancré en lui le choc splendide de ce à quoi il vient d'assister.

aSH de Shiva à Shantala

28 juin 2018/dans À la une, A voir, Danse, Les critiques, Montpellier, Paris /par Philippe Noisette



©Aglé Bory

A Montpellier Danse Aurélien Bory met en scène Shantala Shivalingappa dans un fascinant exercice. Une danse pour les dieux.

Dans une des salles de l'Agora à Montpellier on peut voir **Trisha Brown** filmée alors qu'elle dansait crayon à la main (et au pied). Le mouvement devenait sous nos yeux trait. L'œuvre est encore accrochée sur les murs de la Chapelle reconvertie en studio. Durant **aSH Shantala Shivalingappa** pratique un autre rituel, mélange de danse et de motifs. Elle brosse d'abord à l'huile la feuille au sol pour créer une spirale puis disperse de la farine. Ensuite elle multiplie les ronds du bout de l'orteil avec une précision minutieuse. Lorsque le tout est fini on découvre une œuvre entre le mandala et le kolam –ce dernier est un dessin au sol pratiqué par les femmes indiennes pour souhaiter la bienvenue.

aSH est la rencontre de deux univers, celui d'**Aurélien Bory** qui signe ici son troisième portrait de danseuse et celui de Shantala Shivalingappa spécialiste du Kuchipudi, un style traditionnel mais également interprète chez **Pina Bausch**. Le feu et la grâce en quelque sorte. aSH s'ouvre sur le rythme continu des percussions de **Loïc Schild** et de la gestuelle précise de Shantala. Le décor s'anime par l'effet de

tension, du simple papier kraft en vérité, tandis que la danse se met en transe. Shiva n'est jamais loin dans cette évocation, lui le Dieu qui crée et détruit. Tous les effets de aSH le rappellent que ce soit ce coup de tonnerre à faire trembler les murs ou cette montagne au plateau, une fois la tenture décrochée, semblant grouiller de serpents.

La progression même de ce solo, presque laborieux au départ, devient proprement fascinante. On ne sait, jusqu'à la fin, qui gagnera de la danseuse ou de la machinerie qui lui sert de cadre. Aurélien Bory pousse Shantala Shivalingappa dans ses derniers retranchements à l'image de cette chorégraphie qui démultiplie les bras, de ses pas redoublés sur la scène. Et lorsque Shantala vient enfin saluer, mains jointes, la force de cette création, entre humain et divin, nous submerge.

Philippe Noisette – www.sceneweb.fr

DANSE

TOUTE LA GRÂCE
DU MONDE

Une gestuelle aérienne, une expressivité inouïe : Shantala Shivalingappa éblouit autant dans la danse indienne que contemporaine. Elle a séduit les plus grands, de Pina Bausch à Sidi Larbi Cherkaoui.

À VOIR

aSH, pièce pour Shantala Shivalingappa, par Aurélien Bory, les 8 et 9 janvier à Bourges (18), le 13 à Châteauroux (36), le 17 à Boulazac (24), du 16 février au 1^{er} mars à Paris 10^e...
Play, de Sidi Larbi Cherkaoui, le 28 mars à Colombes (92), les 30 et 31 à Metz (57), le 3 avril à Mougins (06).

« Son nom, Shantala Shivalingappa, sonne comme une scansion musicale, voilà pour quoi j'ai voulu créer un spectacle avec elle ! » répète avec humour le metteur en scène Aurélien Bory, qui vient de composer pour la danseuse un beau portrait scénique. Dans le *aSH*, on la découvre d'abord de dos, tout en noir, corps arc-bouté comme le dieu Shiva, jambes pliées à angle droit semblant fichées en terre pour l'éternité. Elle est aux aguets. Et son énergie de guerrière, sa gestuelle calligraphiée chevauchent bientôt la violence des percussions. Grâce à son art inspiré du kuchipudi – danse-théâtre du sud de l'Inde dont les racines plongent dans l'hindouisme –, Shantala Shivalingappa envoûte la salle.

Au lendemain d'une fracassante première au festival Montpellier danse, elle nous attendait au calme. Son élégance de femme fine aux longs cheveux de jais contrastant avec la puissance inouïe décochée la veille, sur scène. Et plus la conversation avance, plus la sagesse transparait... Sa carrière de danseuse chorégraphe fêtée en Europe comme à New York, où elle reçut, en 2013, un Bessie Award ? Elle l'envisage à 42 ans comme « un chemin devie au fil duquel je coule... ». Née à Madras (actuelle Chennai) mais élevée à Paris, elle fut initiée aux danses traditionnelles indiennes par sa mère, dan-

seuse de bharata natyam et de kuchipudi ayant découvert Maurice Béjart en 1968, et amie de Pina Bausch. Dès l'âge de 15 ans, la jeune fille file chaque été à Madras dans l'académie du maître de sa mère, gourou dès les années 1950 du nouveau kuchipudi. D'abord séduite par l'aspect « explosif » de ce style, Shantala Shivalingappa l'aborde comme une sprinteuse. Mais lors des intensifs séjours en Inde, elle cultive aussi la grâce aérienne et sensuelle de cet art codé – soixante-quatre signes, rien que pour la main ! Aujourd'hui, elle en assume la fonction révélatrice : « Cette danse transcende la vie humaine et célèbre le divin en chacun de nous. »

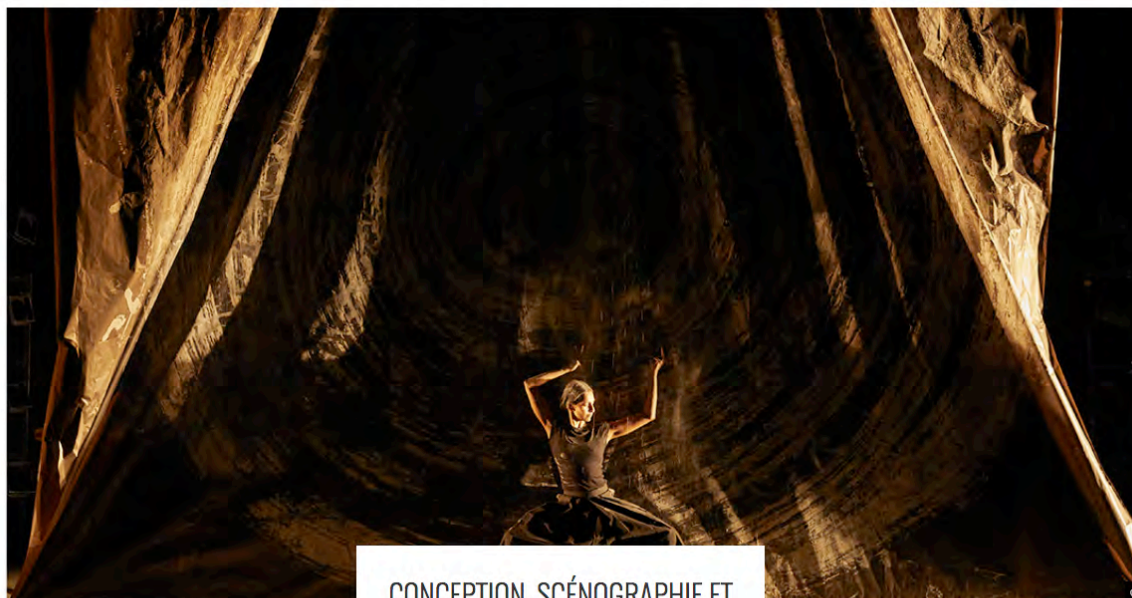
Mûrissant entre deux cultures, elle a vite fréquenté la scène contemporaine. Peter Brook repère en 1990 ses capacités expressives et fait d'elle une très jeune Miranda dans *La Tempête*... Pina Bausch lui propose d'intégrer sa prochaine création. Quand elle débarque dans *O Dido*, fin 1998, elle a 22 ans. « J'étais perdue, je me suis laissé porter. Ma seule assurance était la confiance totale que j'avais en Pina, j'ai toujours appris en observant et en reproduisant. Alors j'ai appliqué la méthode, fascinée par les processus d'improvisation, le soin du détail et l'élan, si visibles chez Pina, qui travaillait avec son cœur. » Elle a participé au *Sacre du printemps* de la chorégraphe allemande et illuminé, la saison dernière, la reprise de *Nefé*. « Tous les moments vécus avec les danseurs du Tanztheater m'habitent quand je danse, même le kuchipudi. »

Shantala Shivalingappa aime passer d'une rive à l'autre. Les chorégraphes ne s'y trompent pas. Le Japonais Ushio Amagatsu, pilier de la danse buto, lui a écrit, en 2007, un solo. Elle y a découvert la lenteur. Avec l'Anversois Sidi Larbi Cherkaoui, elle développe dans *Play* un dialogue d'une douceur infinie. Shantala Shivalingappa a le talent de l'échange : la danse la lie aux autres comme au monde ●

Par Emmanuelle Bouchez
Photo Aglaé Bory

DANSE - CRITIQUE

aSH d'Aurélien Bory avec la danseuse Shantala Shivalingappa



CONCEPTION, SCÉNOGRAPHIE ET
MES AURÉLIEN BORY

Publié le 16 janvier 2019 - N° 272

Aurélien Bory clôt sa trilogie de portraits de danseuses avec Shantala Shivalingappa. Il crée un espace tout en vibrations où l'art de la danse exprime ses rites fragiles et tenaces.

Après *Questcequetudeviens ?* (2008) consacré à la danseuse de flamenco Stéphanie Fuster, *Plexus* (2012) qui façonne le portrait de Kaori Ito, Aurélien Bory clôt la trilogie avec un opus dédié à une autre danseuse dont la vie se confond avec la danse : Shantala Shivalingappa. Au-delà de portraits scéniques, ces œuvres expriment surtout à travers les dispositifs fabriqués pour les danseuses des points de cristallisation, de tension, de friction, ou de communion, entre extérieur et intérieur, entre soi et la danse. Des moments de beauté et d'intensité aussi, où s'affirme pleinement le geste de la danseuse. Avec un nom qui recèle en son sein Shiva, dieu de la danse ; avec une mère danseuse, Savitry Nair, qui l'initie à cet art dès son plus jeune âge, Shantala Shivalingappa est une danseuse née. Elle a suivi l'enseignement rigoureux d'un maître en Kuchipudi, danse du Sud de l'Inde, avant d'interpréter ses propres soli autour du monde ; elle a aussi travaillé avec Maurice Béjart, Peter Brook, Pina Bausch, Ushio Amagatsu, Sidi Larbi Cherkaoui... Impressionnant parcours ! Au début de la représentation, à jardin, s'élèvent les percussions de Loïc Schild, joueur de Maddalam, instrument du Sud de l'Inde que très peu d'occidentaux maîtrisent. Shantala se tient face à un fond de scène totémique, une vaste toile de papier animée par des vibrations visuelles et sonores qui perturbent l'ordre géométrique de ses motifs mordorés. Les pieds enracinés dans le sol, Shantala déploie ses bras avec une grâce et une technique remarquables. Dans une atmosphère de clair-obscur, ce dispositif qui évoque la skéné grecque s'avère une matière vivante, mouvante, ondulante, jusqu'à devenir menaçante au point de suggérer une possibilité de disparition de la danseuse.

La vibration à la source du monde

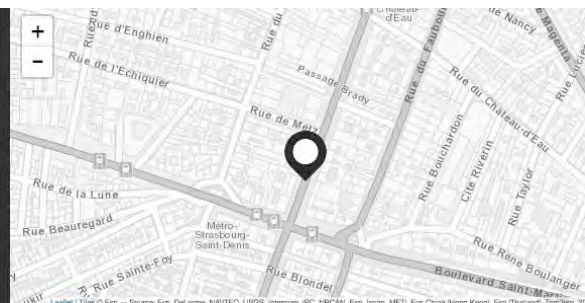
Aurélien Bory rappelle que le titre de la pièce évoque les initiales de Shantala, mais aussi la cendre et le cycle de la mort et de la vie qu'elle représente, et Shiva, dieu complexe de création et de destruction, dont la peau est couverte de cendre. Aucune dimension figurative ou superficielle dans cette scénographie fondée sur la vibration, sur le rythme, où le visuel et le sonore interagissent sans cesse, avec des percussions insistantes et entêtantes. Parfois l'impression d'une technicité aride domine, dans un corps à corps où la danse s'écrit grâce à la volonté de la danseuse, fragile, infiniment éphémère. Lors d'une belle scène, Shantala réinvente le rite du kolam, dessin au sol réalisé à l'aide de farine de riz devant les maisons indiennes en signe de bienvenue. A l'aide de ses pieds, elle trace des cercles parfaits. *In fine*, lorsque le fond de scène se dénude et que le papier couleur cendre recouvre la danseuse, elle renaît dans un rituel de réconciliation et de communion d'une grande délicatesse, signifiant tout le pouvoir de l'art, et d'une transmission sacrée nourrie de labeur et de mystère.

Agnès Santi

A PROPOS DE L'ÉVÉNEMENT

aSH d'Aurélien Bory et la danseuse Shantala Shivalingappa
du Samedi 16 février 2019 au Vendredi 1 mars 2019
La Scala Paris
13 boulevard de Strasbourg, 75010 Paris.
à 21h, dimanche à 15h, relâche lundi. Tél : 01 40 03 44 30. Durée : 1h20. Site :
lascalaparis.com Durée : 1h20. Spectacle vu à la Maison de la Culture de
Bourges.

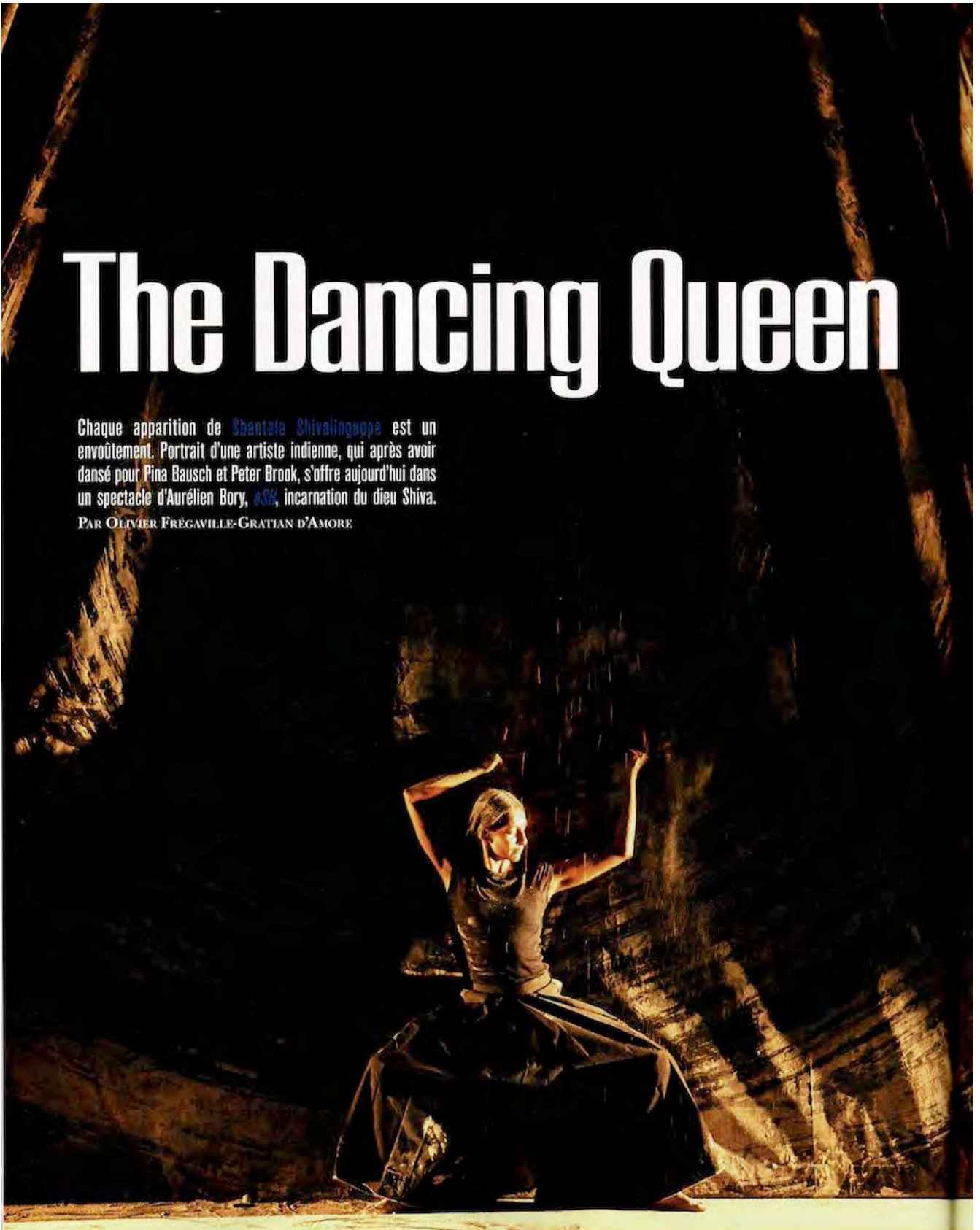
Egalement le 24 mai au Théâtre de l'Olivier à Istres, les 28 et 29 mai au Théâtre
de Caen.



The Dancing Queen

Chaque apparition de **Shantata Shivalingappa** est un envoûtement. Portrait d'une artiste indienne, qui après avoir dansé pour Pina Bausch et Peter Brook, s'offre aujourd'hui dans un spectacle d'Aurélien Bory, **ASA**, incarnation du dieu Shiva.

PAR OLIVIER FRÉGAVILLE-GRATIAN D'AMORE





© AGUAK BORY

PORTRAIT SCÈNE

Son prénom signifie en sanskrit « celle qui apporte la paix », une célèbre reine du sud de l'Inde, région d'où vient son père, se nommait ainsi, mais est demeurée plus connue sous son surnom « The Dancing Queen ». La nôtre ne l'est pas moins : silhouette gracile, visage lumineux, Shantala Shivalingappa respire la douceur. Entourée de sa famille, venue la soutenir pour la première de *ASH* à Montpellier Danse, la danseuse reprend ses esprits. Il faut dire qu'elle livre un peu de son histoire dans ce spectacle, portrait qu'a chorégraphié pour elle Aurélien Bory. La danseuse d'origine indienne, dont Aurélien Bory dit qu'elle porte en elle une lumière irradiante, semble à la sortie de la scène entourée d'une aura joyeuse, délicate. Encore portée par la performance qu'elle vient de vivre avec une intensité folle, tant physique que psychique, elle se livre à quelques confidences de sa voix chantante et claire : « Je suis indienne de naissance, mais j'ai toujours vécu à Paris, explique-t-elle. Mes parents étaient déjà installés en France quand je suis née, mais la tradition indienne veut que la femme retourne accoucher auprès de sa mère. J'ai donc vu le jour à Madras, grande ville du sud de l'Inde. » Retournant tous les étés sur la terre de ses ancêtres, elle aime les senteurs épicées, la vie grouillante, la spiritualité qui règnent près du golfe du Bengale. « Ma mère étant professeur de chant et de danse, j'ai commencé à pratiquer cette activité artistique très jeune. Je devais avoir cinq ans. J'ai tout d'abord appris le bharata natyam, jusqu'à la fin de mon adolescence. Originaire du sud de l'Inde, c'est l'une des sept danses classiques indiennes. » Sa vie a basculé lors de ses quinze ans. « Pour un spectacle ancré dans la mythologie hindoue qu'elle devait donner à l'occasion d'un festival à Londres, ma mère souhaitait que j'interprète le rôle de Shiva, dieu de la danse. Pour ce faire, elle tenait à ce que j'apprenne une autre des danses classiques indiennes le kuchipudi. Comme chaque été, elle m'a conduite auprès de son maître, mais cette fois, c'était à mon tour d'apprendre. J'ai tout de suite été fascinée. Ça a été très violent, très prenant physiologiquement et émotionnellement, un véritable coup de foudre. Je ne voulais plus pratiquer que cela. C'est à travers l'itération de formes écrites très codifiées que l'on trouve la liberté, un océan

ASH
d'Aurélien Bory,
avec Shantala
Shivalingappa et
Loïc Schild. La
Scala Paris. Du 16
février au 1^{er} mars

SCÈNE PORTRAIT



de pureté à l'intérieur de soi. La personnalité de mon maître, sa manière d'enseigner, y est aussi pour beaucoup.» S'il existe des similitudes entre ces deux danses classiques indiennes, la dynamique intérieure est très différente. «Le kuchipudi, explique-t-elle toujours émerveillée comme au premier jour, est composé d'énergies à la fois très complémentaires et très contradictoires, qui jouent en permanence l'une avec l'autre. Je crois que c'est ce qui me plaît, cette tension singulière, cet équilibre permanent à maintenir. D'un côté, c'est très terrien. Les jambes sont ancrées dans le sol et seul le jeu des pieds, rapide, donne l'impulsion, la rythmique. Et de l'autre, c'est léger, aérien. Le travail du torse, de tout le haut du corps est dans la grâce, l'ondulation.»

Pina Bausch, une amie de la famille

À partir de cette période, tout s'enchaîne avec fluidité. Par l'intermédiaire de sa mère, qu'elle suit dans la plupart de ses déplacements, elle fait la rencontre de nombreux artistes qui ont marqué l'histoire du spectacle vivant et de la danse en particulier. «Je lui dois beaucoup, s'amuse-t-elle. Elle est le pivot de ma carrière, très jeune, elle m'a permis de faire la connaissance avec de grands artistes, que ce soit Pina Bausch -

une amie de la famille - ou avec Maurice Béjart, pour lequel elle avait décidé de quitter l'Inde pour l'Europe. Munie d'une bourse pour faire une étude comparative entre danse classique indienne et européenne, elle n'avait comme seul objectif que de le rencontrer.» Très vite, les deux chorégraphes commencent à travailler ensemble. Non loin, Shantala observe, curieuse de cette vie de troupe, dont les membres, du matin au soir ne vivent que pour la danse. Distinguée par Béjart, elle intègre le spectacle qu'il crée à l'occasion du bicentenaire de la Révolution française, *1789 et nous* en 1989.

Partageant son temps entre Paris où après son bac, elle entreprend des études d'anthropologie, et l'Inde, où elle s'adonne jusqu'à ses vingt-cinq ans à corps perdu à l'apprentissage intensif du Kuchipudi dans l'académie de son maître, Shantala Shivalingappa continue sur sa lancée. Touché par la grâce de la jeune fille, sa façon unique de se mouvoir, de raconter une histoire en dansant, Peter Brook lui propose le rôle de Miranda dans *La Tempête* de Shakespeare, qu'il monte aux Bouffes du Nord. «C'est la première fois, raconte-t-elle, que j'étais confrontée à la vie de troupe. Toute une année, de 1990 à 1991, nous avons tourné le spectacle. Ça a été une expérience incroyable, très formatrice d'autant

PORTRAIT SCÈNE

que je n'avais jamais fait de théâtre et que j'étais très bien encadrée par des comédiens mythiques, ayant notamment participé à son fabuleux *Mahabharata*. » Dix ans plus tard, elle joue Ophélie dans le *Hamlet* que Brook présente à Londres.

Fasciné par la danseuse, Bartabas à son tour l'invite à intégrer Zingaro et son spectacle inspiré de l'Inde, *Chimère*. « J'avais quinze ans, se souvient-elle, quand j'ai découvert *Opéra équestre*. J'ai tout de suite été conquise par la beauté brute et l'émotion profonde qui se dégage de sa proposition. Alors quand il m'a contactée pour que je fasse partie de sa nouvelle création, j'étais aux anges. » C'est lors d'une représentation au Fort d'Aubervilliers, qu'Aurélien Bory découvre pour la première fois sur scène Shantala : « C'est un souvenir ancré dans ma mémoire, commente-il, elle, dansant seule au bord de cette flaque d'eau. C'était un moment unique hors du temps. Ça a bien évidemment motivé mon envie de travailler un jour avec elle. »

En 1998, Shantala Shivalingappa commence à travailler avec Pina Bausch : « Ça a été une vraie renaissance, explique-t-elle toujours sous le charme de ce second mentor. Elle m'a offert un magnifique cadeau en permettant de commencer un nouvel apprentissage. Je me suis retrouvée comme un enfant apprenant à marcher. En effet, le Kuchipudi et la danse contemporaine partent d'approches différentes. L'une s'appuie sur un vocabulaire précis, et est portée par la rythmique, la musicalité d'une partition, l'autre fait naître les mouvements à partir d'une sensation, d'une simple suggestion, sans s'appuyer sur un langage précis. »

Passant d'un style à l'autre, continuant à travers la compagnie qu'elle a créée en 2007, à produire des spectacles de Kuchipudi, elle danse régulièrement avec le Wuppertal dont elle est toujours l'une des membres. Riche de sa formation, de son engagement dans la célébration du divin, elle aime partager son expérience avec d'autres, leur faire découvrir la pure énergie qui se dégage de la pratique du Kuchipudi. « Dans mon approche de la danse, de la vie, explique-t-elle, j'ai compris très tôt que c'est l'observation intensive des choses, des autres, la contemplation, qui sont les clés pour avancer, pour être libre. Ce que je suis aujourd'hui est la résultante de toutes mes rencontres. »

Shantala-Shiva

En 2008, à l'occasion du festival qu'organise Pina Bausch, elle rencontre Aurélien Bory. Il y présente son spectacle *Plus ou moins l'infini*, elle se produit avec Sidi Larbi Cherkaoui. Les

deux artistes se croisent, se parlent rapidement intrigués et se promettent de se revoir vite. « Quand j'ai vu pour la première fois Shantala, se souvient Aurélien Bory, j'étais en plein dans la création de *Qu'est-ce que tu deviens?*, mon premier portrait de danseuse que j'ai consacré à la flamenca Stéphanie Fuster. A cette époque, je ne pensais pas du tout en faire une trilogie, c'est surtout pour répondre à des questions que je me posais autour de la danse et notamment comment avoir pour point de départ dramaturgique la personne et non l'espace comme j'avais l'habitude de le faire. Si ce n'était pas évident sur le moment, il y a des similitudes entre Shantala et Stéphanie, notamment autour de l'identité, du déplacement d'une danse à l'autre, d'un pays à l'autre, et de l'engagement autour d'une danse classique d'un autre pays. » Au fil de leurs conversations, le portrait dansé s'est nourri. Jusqu'en 2017, où l'opportunité de créer enfin le spectacle à l'occasion de l'édition 2018 de Montpellier Danse s'est présenté. « Nous parlions surtout de danse, souligne Aurélien Bory. Avec Shantala, ce qui est très intéressant, c'est que la danse, les mouvements du corps se confondent avec l'existence. Du coup, nous sommes allés sur des terrains plus personnels, plus intimes. C'est ce qui donne, je crois, l'intensité, la force de *aSH*. »

Rapidement, la figure de Shiva est devenue centrale. Dieu de la danse, de la vie, de la mort, qui se recouvre de cendres - *ash* en anglais -, Shiva est un des pivots de la philosophie hindoue qui la touche profondément, c'est aussi la divinité principale qui régit la communauté dont est issu son père. « La mythologie est importante en Inde, car elle est le véhicule d'un savoir scientifique, un moyen de transmettre facilement les choses. Ainsi, on dit que Shiva par sa danse soutient l'univers. S'il cesse de se mouvoir, de frapper sur ses tambourins, le monde s'écroule. Ça rejoint la physique quantique chère à Aurélien, tout ce qui vit ne le peut que grâce à une vibration, une pulsation qui leur est commune. » Après plusieurs essais, plusieurs échecs et fausses bonnes idées, Shantala à la danse, Aurélien à l'univers visuel et sonore qui vient souligner, rythmer l'ensemble, la trame de ce portrait dansé s'est construite harmonieusement. Simple, envoûtant, hypnotique que ce soit dans le mouvement de la danseuse, le dessin de l'espace, comme dans la musique cadencée, imaginée par Loïc Schild, le spectacle porte l'interprète, jusqu'à la transe.

SHANTALA DÉESSE DE LA DANSE



LA SCALA

13, bd de Strasbourg (X^e).

TÉL. : 01 40 03 44 30.

HORAIRES : du lun. au sam. à 21 h, dim. à 15 h,
relâche le mar.

PLACES : de 13 à 42 €.

DURÉE : 1 heure

DATES : du 16 fév. au 1^{er} mars.

C'est l'un des plus beaux spectacles qu'il soit donné de voir. Originaire de l'Inde mais élevée à Paris, Shantala Shivalingappa est une danseuse de kuchipudi, fine, tonique et gracieuse comme une biche. Elle a dansé pour Béjart, Peter Brook, Bartabas et Pina Bausch. Aurélien Bory lui compose avec « aSH » un portrait tonnant et sublime. Il dépasse largement l'intérêt des amateurs de kuchipudi ou de bahrata natyam. C'est une œuvre d'art totale



COMPAGNIE 111

qui plonge le public dans la vibration de la danse. Son énergie, sa beauté pure suspendues relèvent du pur miracle et on s'en extasie d'avantage lorsque l'on détaille les moyens qu'Aurélien Bory a employés pour arriver à cet effet-là : juste du papier, des percussions, de l'eau et de la cendre. Le miracle est là pourtant de force et de poésie. On y court ! ■

ARIANE BAVELIER



Têtes d'affiche

Immense plan incliné, éléments géants d'un jeu de tangram : le scénographe s'est fait remarquer par ses installations massives.

sont l'espace et la scénographie, explique Bory. Il est le seul support de l'art où les corps, les objets sont soumis à la gravité sans échappatoire possible. La scène est l'endroit, pour moi, où s'inscrivent des actions physiques. » De tous les genres.

Parti pour travailler en 1994 dans un bureau d'étude acoustique architecturale, Bory prend la tangente et se retrouve à l'École du cirque du Lido, à Toulouse. Il y découvre la piste et le jonglage. Il croise ensuite l'univers du metteur en scène Mladen Materic, participe à l'un de ses stages et sait désormais que faire de sa vie.

Entre cirque et théâtre, entre le premier où « l'extraordinaire est annoncé » et le second où « il s'invite par surprise », Aurélien Bory entrelace les codes dans des fictions sur l'incroyable talent de l'humain à s'adapter. Par deux fois, il a collaboré avec le Groupe acrobatique de Tanger. Il vient de signer un solo intitulé *aSH*, pour Shantala Shivalingappa, experte en danse classique indienne mais aussi ancienne interprète chez Pina Bausch. « Cette pièce clôt une trilogie commencée en 2008 avec une autre interprète, de flamenco cette fois, Stéphanie Fuster, pour laquelle j'ai conçu *Questcequetudeviens?* » explique-t-il. J'ai ensuite mis en scène *Plexus*, pour Kaori Ito. Ce travail a pris beaucoup de place dans ma vie. A chaque fois, j'ai rencontré des femmes pour lesquelles la danse était un choix existentiel incroyable. »

Avec ces solos paradoxalement intimistes et spectaculaires, resserrés autour d'une seule personne, Bory change d'axe sans se perdre de vue. S'il consacre beaucoup de temps à discuter avec les interprètes pour élaborer ce qui ressemble à de somptueux portraits en creux, il n'oublie pas de les sublimer dans des scénographies soignées. *Questcequetudeviens?* s'incruste délicatement entre un carré de planches et un abri transparent. Plus imposant, *Plexus*, pour la chorégraphe japonaise Kaori Ito, la piège dans une forêt de cinq mille fils en nylon. Quant à *aSH*, il pose Shantala Shivalingappa sur un plateau couvert de cendres en hommage au dieu Shiva, celui de la danse et de la transformation. « Avec la danse, je cherche un appel vers la poésie, confie celui qui aime citer cette phrase de Georges Perec : « Vivre, c'est passer d'un espace à un autre, en essayant le plus possible de ne pas se cogner. » — Rosita Boisseau | *aSH*, d'Aurélien Bory, avec Shantala Shivalingappa | Du 16 fév. au 1^{er} mars, 21h, les 17 et 24, 15h | La Scala Paris, 13, bd de Strasbourg, 10^e | 01 40 33 44 30 | 13-42€

Gros plan

L'ART DE L'ESPACE

Pour Aurélien Bory, ancien étudiant en physique, la scène est un labo où il expérimente la gravité, le mouvement des corps en situation extrême.

Il est l'homme des scénographies massives, qui découpent la scène au gré d'architectures puissantes. Le metteur en scène Aurélien Bory a beau aimer le « plateau nu », il sait aussi le remplir merveilleusement. Depuis la création en 2000 de sa Compagnie 111, basée à Toulouse, l'ex-étudiant en physique a dressé des mondes dont les images sont tatouées dans la mémoire. Un immense mur à chausse-trappes incliné faisait tanguer *Plan B* (2003), cosigné avec Phil Soltanoff ; les blocs géométriques géants d'un jeu chinois de tangram colonisaient *Les Sept Planches de la ruse* (2008), deux toiles de chapiteaux s'empilaient sur *Géométrie de caoutchouc* (2011)... Quant aux hautes parois de *Espace* (2017), conçu en hommage à l'écrivain Georges Perec, elles se révélaient tantôt protectrices, tantôt agressives, selon la nature de leurs mouvements. « Mes portes d'entrée au théâtre

1972

Naissance à Colmar.

1994

Intègre Le Lido, centre des arts du cirque de Toulouse.

2003

Création de *Plan B*, mis en scène avec Phil Soltanoff.

2008

Mise en scène de *é?* pour la danseuse flamenco Stéphanie Fuster.

2016

A l'affiche du Festival d'Avignon avec *Espace*.

PHOTO: M. L. / G. L.

LES VARIATIONS
DE FRANÇOIS DELÉTRAZ

Derrière Aurélien Bory le chorégraphe se cache un grand plasticien. Dans tous ses spectacles, la force de l'image est aussi importante que celle du geste. Chacun peut ainsi laisser son imaginaire s'y perdre, au-delà des frontières, des écoles et des formats. *aSH*, sa dernière pièce écrite pour la danseuse indienne Shantala Shivalingappa, ne déroge pas à la règle. Venue d'un pays et d'une culture où la danse et le sacré sont liés comme des jumeaux, elle incarne une symbiose unique qui a fasciné le chorégraphe. En effet, après une formation auprès d'un maître de kuchipudi, une danse traditionnelle indienne, Shantala Shivalingappa est passée chez Peter Brook et Pina Bausch. Pour elle, Bory a imaginé un dispositif où les éléments de fond

LA DANSE IMAGÉE D'AURELIEN BORY



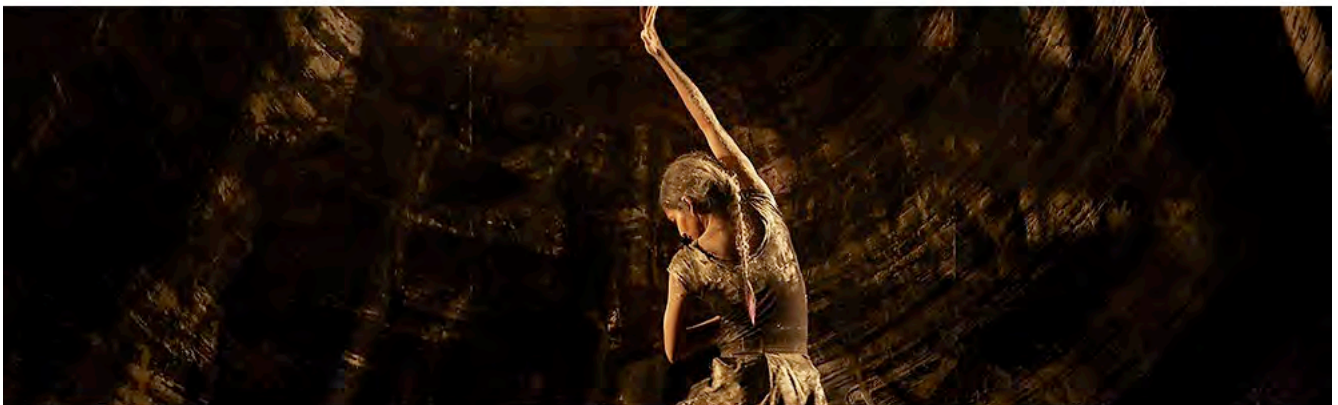
de scène et de plateau se mêlent. Tandis qu'une immense toile se déploie d'abord au sol puis dans les airs, Shantala officie, frêle comme une petite chose perdue au milieu des éléments dont elle finit par prendre possession. Il faut, pour bien profiter de la mise en

scène, être assis en hauteur : on peut voir sur les planches des motifs dessinés avec de la poudre blanche, rappelant les géoglyphes découverts au Pérou. Bory explique dans sa note d'intention du programme qu'il s'agit en fait de cendre, matière très importante dans les rites hindous. Mais a-t-on vraiment besoin de lire ces notes pour voir ce spectacle ? Pas sûr. Sa puissance poétique est telle que chacun peut l'appréhender sans idée préconçue et se faire son propre mode d'emploi, sa propre perception, son propre ressenti. Qu'il y soit question de sacré ou de profane, au fond peu importe : on sort de la pièce émerveillé par tant de féerie et de poésie.

aSH, à La Scala (Paris X^e), du 16 février au 1^{er} mars.

Shantala Shivalingappa, un entre-deux divin

Philippe Noisette / Critique Danse | Le 15/02 à 04:00



Shantala Shivalingappa, un entre-deux divin ©Aglae Bory

Qu'elle danse sur du Bach ou des percussions indiennes, Shantala Shivalingappa semble à sa juste place. En rythme. Son parcours est un voyage au pays du mouvement, de Pina Bausch à Aurélien Bory, de Ushio Amagatsu à Sidi Larbi Cherkaoui. Tout a commencé dans les pas de sa mère, la danseuse Savitry Nair. Shantala danse alors sans le savoir, sans penser que ce sera sa vie.

Née à Madras mais ayant grandi à Paris, elle excelle dans cet entre-deux. L'Inde et l'Europe, le classique Kuchipudi et le contemporain. À l'âge de 13 ans, elle se retrouve sur la scène du Grand Palais dans le spectacle hommage de Maurice Béjart à la Révolution française. Shantala Shivalingappa représente l'Inde presque toute seule, le temps d'un solo de dix minutes. De quoi vous donner des sueurs froides. Mais l'interprète est du genre à garder la tête sur les épaules. Elle a travaillé avec Peter Brook ou Bartabas.

Puis il y aura la rencontre avec la chorégraphe allemande Pina Bausch, un des grands chocs de sa vie d'artiste. Shantala Shivalingappa n'hésite pas une seconde à intégrer cette famille de danse. S'ensuivent la reprise du *Sacre du printemps* ou des créations comme *Nefès* ou *Bamboo Blues*. Beaucoup découvrent alors la grâce irréaliste de Shantala. Formée à la rigueur de la danse traditionnelle indienne, elle impose une présence certaine : jeu du regard, virtuosité des pieds, ondulation des bras. On comprend la fascination que la soliste exerce sur des créateurs comme Sidi Larbi Cherkaoui (*Play*) ou aujourd'hui Aurélien Bory. Ce dernier a croisé Shantala Shivalingappa en Allemagne le temps d'un festival commencé par... Pina Bausch. Le monde est définitivement petit. Dix ans plus tard, ils partagent enfin l'affiche. Shantala sur scène, Bory à la mise en scène. « Avec 'aSH', Shantala Shivalingappa danse au-delà d'elle-même. Dans un dispositif de cendre et de vibrations, elle incarne Shiva qui permet au monde de se manifester et à l'espace de danser », résume Aurélien Bory, qui clôt ainsi sa trilogie de portraits féminins. Créé cet été durant Montpellier Danse, aSH a soulevé l'enthousiasme du public. Des images renversantes, comme cette vague de papier, ces dessins au sol ainsi qu'un dialogue permanent entre la danseuse et le musicien Loïc Schild font de cette chorégraphie un tableau vivant. Shantala Shivalingappa y déploie la vaste étendue de son talent : « Sa danse effectue un balancier perpétuel, quelque part entre mystique hindoue et physique quantique », s'émerveille Aurélien Bory. Pour le dire plus simplement, un miracle de poésie en mouvement.

aSH, mise en scène Aurélien Bory, avec Shantala Shivalingappa. La Scala Paris, du 16 février au 1er mars. www.lascalaparis.com. Puis le 24 mai à Istres, les 28 et 29 mai à Caen.

Danse : Shantala Shivalingappa dialogue avec les cendres

Aurélien Bory a choisi l'artiste indienne pour « aSH », troisième volet de sa série consacrée à des danseuses chorégraphes.

Par Rosita Boisseau Publié aujourd'hui à 09h28, mis à jour à 09h28



« aSH », d'Aurélien Bory, avec Shantala Shivalingappa. AGLAÉ BORY

Le thème était tout trouvé. En créant *aSH*, impressionnant portrait en creux de la danseuse Shantala Shivalingappa, le metteur en scène Aurélien Bory n'a pas cherché longtemps son sujet. Dans Shivalingappa, comme il le précise dans le programme du spectacle, il y a Shiva, dieu de la danse et de la mort dans les mythologies indiennes, divinité des champs de bataille et de crémation, qui crée autant qu'il ravage, le corps couvert de cendres et portant un collier de têtes de mort.

aSH donc, pour Shantala, Shiva et cendres (« ashes » en anglais). A l'affiche jusqu'au 1^{er} mars, de La Scala Paris, ce solo, au goût somptueusement âcre, soutenu en direct par le percussionniste Loïc Schild, est le troisième et dernier chapitre d'une collection consacrée depuis 2008 par Aurélien Bory à des danseuses-chorégraphes. Le directeur de la compagnie 111, adepte des scénographies massives, allège momentanément son propos centré sur l'espace en se consacrant à une seule personne.

En 2008, la flamenca Stéphanie Fuster lançait la série avec le délicat et épuré *Questcequetudeviens?*, puis, quatre ans plus tard, c'était le tour de la Japonaise Kaori Ito qui bataillait dans une forêt de cinq mille fils pour *Plexus* (2012). Les deux spectacles sont encore en tournée. « Chaque pièce réalisée en collaboration avec un autre artiste donne une

forme à notre rencontre », résume Bory. Chaque solo livre une vision fantasmée, libre projection du metteur en scène sur l'interprète.

Shantala Shivalingappa, experte en kuchipudi, style traditionnel né au XV^e siècle dans l'État de l'Andhra-Pradesh, au sud de l'Inde, est Shiva. Toute en noir, à l'exception d'un bracelet de minuscules brillants, elle surgit des ténèbres comme un éclair de chaleur zèbre la nuit, appelle la matière et la dompte. Une immense vague sombre gonfle et grimpe de plus en plus haut à l'assaut de la scène, s'arrêtant pile au dos de sa silhouette mince qui semble lever la tempête et la stopper comme bon lui semble. Cette étrange figure de proue trop tranquille pour ne pas être définitivement dominante est la maîtresse des éléments, jouant les déclencheurs et les paratonnerres, rythmant la lumière au tempo de ses mouvements et des percussions de Loïc Schild qui martèlent l'air.

Une gestuelle fulgurante

Impressionnant, terriblement magnétique par la puissance suggestive et sans cesse renouvelée de sa scénographie, *aSH* irradie à partir d'un noyau dur : Shantala Shivalingappa. Elle déploie une énergie phénoménale face au déchaînement du plateau qui se fait et se défait comme un cycle toujours en cours de création et de destruction. L'ombre définitive gagne, le raz-de-marée visuel et sonore continue de balayer la scène au diapason de la fureur cosmique de Shiva qui trouve ici une incarnation surprenante, à la fois tribale et technoïde, concrète et abstraite. La transformation des formes et des matières entretient une illusion permanente. « *Pour moi, le rapport à l'espace est proche de notre rapport à la mort, raconte souvent Bory. Il est vivant et raconte notre désir de sublimation.* » Avec *aSH*, la métaphore opère à plein.

Avec *aSH*, Shantala Shivalingappa, 43 ans, a aiguisé un profil sombre qu'on ne lui connaissait pas

Entre tradition et contemporain, interprète de Maurice Béjart lorsqu'elle avait 13 ans, puis de Peter Brook, Bartabas, Pina Bausch, Shantala Shivalingappa contient la masse scénique. Sa gestuelle, qui trouve son énergie dans des pliés longs et profonds, est fulgurante. Elle décoche certains gestes des bras comme on tire à l'arc. Ses poignets se retournent comme on ponctue sec une phrase tandis que ses mains aux index pointés découpent l'air ou en activent rondement les turbulences. Paradoxe ambulant que cette danse graphique et ondulante ourlée d'une foule de détails rythmiques. Quant aux cercles tracés du bout de l'orteil dans le tapis de cendres par Shantala Shivalingappa, on les contemplerait pendant des heures. Son coup de compas est tout bonnement sublime.

Avec *aSH*, Shantala Shivalingappa, 43 ans, a aiguisé un profil sombre qu'on ne lui connaissait pas. Généralement solaire, souriante, joyeuse jusqu'à se lancer tête la première dans une comédie musicale sur l'air du *Rêve bleu* d'Aladdin pour *Play* (2010), avec Sidi Larbi Cherkaoui, elle illumine la scène. Elle trouve au contact d'Aurélien Bory et de son « *théâtre physique* » l'occasion d'explorer une autre facette de son talent plus proche de celui de la magicienne, de la sorcière, figure qui opère un retour en force depuis quelques années sur les plateaux chorégraphiques. Dans *aSH*, Shantala Shivalingappa dialogue avec les cendres jusqu'à en avoir plein la bouche. Luttant avec les éléments, comme avant elle Stéphanie Fuster dans l'eau et Kaori Ito au milieu des fils, elle conclut avec une grâce guerrière la trilogie de ces portraits de femmes qui dansent au cœur d'un cyclone.

aSH, d'Aurélien Bory avec Shantala Shivalingappa. Jusqu'au 1^{er} mars, à [La Scala Paris](#) (10^e) **Rosita Boisseau**

CULTURE
MATCH

SPECTACLE



Par Philippe Noisette

@philippenoisett

La palette de rôles est un arc-en-ciel : Shantala Shivalingappa est bénie des dieux, à l'évidence. D'ailleurs, dans son prénom même on retrouve celui de Shiva. Née à Madras mais élevée à Paris, elle a du mal à se définir : « Il y a toujours deux cultures dans ma vie, deux directions, mais en parallèle. » Enfant, elle voyageait avec sa mère, la danseuse Savitry Nair, « le point central de beaucoup de choses ». C'est grâce à elle qu'elle rencontre Pina Bausch, que sa mère connaissait, sans savoir alors qui elle était.

Shantala pensait avoir trouvé sa voie, la danse indienne traditionnelle, avant de prendre un nouveau virage. Lorsqu'elle rejoint Pina Bausch en Allemagne, le dépaysement est total. « J'étais perdue dans le travail. Pina avait un regard sur le détail très poussé. Elle n'expliquait pas, ou peu. Mais il y avait cette famille de danseurs,



OÙ ET QUAND

« aSH » à La Scala Paris
jusqu'au 1^{er} mars.
lascala-paris.com.
A Istres le 24 mai.
Caen les 28 et 29 mai.

TOUTES LES VIES DE SHANTALA SHIVALINGAPPA

Danseuse pour Pina Bausch ou Maurice Béjart, surdouée du kuchipudi indien, elle est renversante dans « aSH ».

le Tanztheater. » Shantala sera de la reprise du « Sacre », créera « Nefès » ou « Bamboo Blues ». La rigueur, que ce soit dans la danse kuchipudi ou chez Pina Bausch, n'est jamais un problème. « En Inde, tu peux te retrouver avec ton maître à faire mille fois le même geste ! » De Maurice Béjart à Bartabas, de Sidi Larbi Cherkaoui à Peter Brook, la danseuse a traversé bien des aventures.

« aSH » est un de ses projets les plus personnels, créé sur mesure par Aurélien Bory. Il y est question de spiritualité, bien sûr. « Comme dans tous les arts indiens ! » Mais la réussite de « aSH » tient aux trouvailles scéniques du tandem. Shantala dominant une vague de papier, dessinant du bout du pied dans la cendre, domptant les éléments. Ou se démultipliant telle une divinité. « Nous sommes passés par beaucoup d'échecs avant de trouver la formule juste. » Qui a fait se lever d'enthousiasme le public du festival Montpellier Danse l'été dernier. Comme souvent, le destin s'est invité dans cette production, il fallait que la danse et la musique communient sur le plateau. On parle à la danseuse d'un percussionniste, Loïc Schild. « Il jouait du maddalam, un instrument du Kerala, dans le sud de l'Inde. Ce qui est rarissime. Et sa tante a dirigé un centre d'art en Inde pendant trente ans, ma mère avait dansé avec elle ! » Son prochain projet se fera autour de Bach avec la violoncelliste Sonia Wieder-Atherton.

En 2013 à New York, un Bessie Award, distinction de prestige, a couronné Shantala pour son solo « Shiva Ganga ». Mais sa plus belle récompense reste ce public qui la suit d'une chorégraphie à l'autre. Shantala Shivalingappa ou la danse en offrande. ■